

ORTHODOXIE

N° 181 | 📄 | AOÛT 2020

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES
SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,
PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA
TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Hormis le baptême d'Eugénie, le 19 juillet (1/8) dans le ravin de l'hermitage, rien de nouveau. Que du vieux !

Pour les fêtes de la Transfiguration et de la Dormition, tous mes vœux, et encore une bonne continuation dans le stade du carême !

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- ✦ HOMÉLIE POUR LE 9 E DIMANCHE DE MATTHIEU
- ✦ LE LONG TOURMENT DE MIKHAIL IVANOVITCH BEZRUKOV (SUITE)
- ✦ BÉNÉDICTION DES GRAPPES DE RAISIN
- ✦ L'AVARE CONVERTI
- ✦ LE SAINT HIÉROMARTYR BENJAMIN
- ✦ AU SUJET DES PSAUMES
- ✦ EXPLICATION DU PSAUME 121

Montrant le changement que subiront les mortels sous l'effet de ta gloire, Sauveur, lors de ta seconde et redoutable venue, tu t'es transfiguré sur le Thabor. Elie et Moïse s'entretenaient avec toi, et les trois disciples que tu avais invités, voyant ta gloire, Seigneur, furent frappés de ta splendeur. Comme sur eux tu resplendis alors, envoie ta clarté sur nos âmes.

Cathisme de Matines de la Transfiguration

HOMÉLIE POUR LE NEUVIÈME DIMANCHE DE MATTHIEU

Mt (14,22-34)

«En ce temps-là, Jésus ordonna à ses disciples de remonter dans la barque et de le précéder sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait la foule. Et quand il l'eut renvoyée, il gravit la montagne pour prier à l'écart; et là, il était seul à la tombée de la nuit. La barque se trouvait déjà au milieu de la mer, harcelée par les vagues, sous un vent contraire. A la quatrième veille de la nuit, Jésus vint à eux, marchant sur la mer. Les disciples, le voyant marcher sur la mer, prirent peur et dirent : *C'est un fantôme !* et ils crièrent d'effroi. Mais Jésus leur dit aussitôt : *Rassurez-vous, c'est moi, ne craignez pas !* Pierre lui répondit : *Seigneur, si c'est bien toi, ordonne que j'aile près de toi sur les eaux.* Jésus lui dit : *Viens !* Et Pierre sortit de la barque et marcha sur les eaux pour aller vers Jésus. Mais devant la violence du vent il prit peur et, sur le point de couler, il s'écria : *Seigneur, sauve-moi !* Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* Et quand ils furent montés dans la barque, le vent cessa. Ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui en disant : *Tu es vraiment le Fils de Dieu !* Et lorsqu'ils eurent achevé la traversée, ils touchèrent terre à Génésareth.»



Je voudrais éclaircir quelques aspects de cet évangile, en passant sous silence d'autres aspects, car qui peut sonder entièrement la profondeur de la parole de Dieu ?

C'est la seconde fois que les disciples sont en danger sur la mer. La première fois, le Christ était avec eux et avait dormi dans la barque, et cette fois-ci ils sont seuls. C'est-à-dire que le Seigneur les soumet à une épreuve plus grande. En plus de les laisser seuls, il tarde à intervenir, car ils ne virent que vers la quatrième veille de la nuit, quand l'obscurité commençait à se dissiper et l'aurore à se lever. «Le Seigneur vint trouver ses disciples battus par les flots, à la quatrième veille, c'est-à-dire vers la fin de la nuit, car la veille est de trois heures et la nuit est divisée en quatre veilles.» (Saint Augustin. serm. 14 sur les paroles du Seigneur)

Ils le virent, mais confusément, à cause de l'obscurité, et ce n'est que quand ils entendirent sa voix que leur peur se dissipa.

C'est une image de l'Église qui touche à la fin de son combat, de ses épreuves. «Lorsque le Christ reviendra à la fin des temps, il trouvera l'Église fatiguée et comme assiégée de tous côtés, et par l'esprit de l'Antichrist, et par les agitations du monde entier.» (Saint Hilaire. can. 14)

Pierre, dans sa foi spontanée, marcha sur les eaux, mais eut finalement peur de la violence du vent. Une attitude contradictoire : marcher sur l'eau sans craindre et être angoissé face à la violence de la tempête. «L'esprit est prompt mais la chair est faible,» comme dit l'apôtre Paul quelque part ; en d'autres termes : la foi et le «vieil homme» en nous.

Le Christ ne commanda pas à la mer de se calmer mais étendit la main, et saisit Pierre. Ce n'est qu'une fois sur la barque que la tempête se calma.

«Jésus ne commande pas aux vents de s'apaiser, mais il étend la main pour le soutenir, parce qu'il fallait que Pierre fit preuve de foi. Lorsque tous nos moyens humains font défaut, c'est alors que Dieu fait paraître sa puissance. Et pour le convaincre que ce n'est pas la violence du vent, mais son peu de foi qui l'a mis en danger, il lui dit : *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* Preuve que le vent n'aurait pu rien contre lui, si sa foi avait été plus ferme.» (Saint Jean Chrysostome. hom. 51)

En même temps le Seigneur réprimanda Pierre : «*Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?*» Nous luttons dans nos épreuves, mais nos passions nous hantent encore : le doute, l'angoisse, la faiblesse. On en sort peut-être vainqueur, mais avec des blessures et des séquelles. Cela nous humilie et nous protège contre l'orgueil, qui, sinon, nous ferait croire que notre force vient de nous-même.

«Et quand ils furent montés dans la barque ...» Ce n'est pas seul que Pierre monta dans la barque mais accompagné de Jésus. Image de ce que nous ne pouvons trouver la paix sans le secours de Dieu. «... et le vent cessa.»

Pendant cet événement, les autres disciples ne dirent pas un mot. C'est ainsi que nous ne pouvons compter, dans nos tentations, sur les autres mais seulement sur l'Esprit du Seigneur qui nous seconde invisiblement mais sûrement, et qui seul connaît ce qui se passe en nos cœurs.

Voilà un seau de l'eau de la mer divine puisé par ma petitesse, comme dirait saint Augustin, qui vit un jour un enfant qui voulait puiser avec un seau toute l'eau de la mer.

a. Cassien

BÉNÉDICTION DES GRAPPES DE RAISIN À LA TRANSFIGURATION

Lors de la Transfiguration, le 6 août, vers la fin de la liturgie, le prêtre bénit les grappes de raisin. Pourquoi à la Transfiguration ? C'est là que le Christ-Sauveur fut transfiguré, et que nos œuvres et peines sont également transfigurés, par la grâce de l'Esprit saint, qui sanctifie tout.

Voici la prière du prêtre :

Bénis, Seigneur, ce fruit nouveau de la vigne, que grâce au climat favorable, aux gouttes de pluie et au beau temps, Tu as bien voulu faire venir à pleine maturité, afin qu'il nous procure de la joie, lorsque nous goûterons au produit de la vigne, et que nous puissions Te l'offrir en don, pour la rémission de nos péchés, à travers le précieux Sang de ton Fils Jésus Christ, avec lequel tu es béni, ainsi que ton très saint, bon et vivifiant Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

Autre prière :

Dieu rédempteur, Toi qui as béni cette Vigne qu'est ton Fils seul-engendré, notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus Christ, et par Lui nous as donné le fruit de l'immortalité, bénis Toi-même à présent ces fruits de la vigne et fais de nous tes serviteurs qui en goûtons, les communiants de la vraie Vigne; garde-nous sains et saufs, accorde-nous la paix en tout temps, et pare notre vie de tes dons inépuisables et éternels, par les prières de notre sainte Souveraine la Mère de Dieu et toujours-vierge Marie et de tous les saints qui te furent agréables depuis les siècles. Amen.

LE LONG TOURMENT DE MIKHAÏL IVANOVITCH BEZRUKOV

suite et fin

Son épouse ne s'apaisa pas immédiatement, elle ne s'habitua pas sur le champ à la patience muette, et son âme était agitée par l'ennemi du genre humain. Mikhaïl était totalement handicapé. Ce paysan jadis vigoureux, cet athlète, ne pouvait à présent se défendre contre les punaises ni les mouches, et lorsqu'elles le tourmentaient la nuit, il ne pouvait les chasser. A peine se mettait-il à gémir faiblement, que la pauvre Eudoxie Nikiphorovna, au sommeil léger, se levait pour le délivrer de ces oppresseurs. De temps en temps, elle était involontairement déchirée par un sentiment amer de révolte, il lui arrivait de grommeler. Mais il suffisait que Mikhaïl entonne doucement «Protectrice infaillible...» pour qu'Eudoxie se calme, et tous deux se mettaient à pleurer dans le silence de la nuit. La mère tourmentée de Mikhaïl adressait en larmes ses prières au Seigneur afin qu'Il délie ses mains, ne serait-ce que pour lui permettre de chasser les mouches. Et le Seigneur entendit la lamentation de ce cœur affligé : Mikhaïl put remuer légèrement ses mains ! Il souffrait, lors de l'absence de son épouse. Il arrivait à Eudoxie de travailler pour gagner de quoi les nourrir : à l'époque de la moisson elle se louait pour faucher, ou quelque autre besogne leur permettant d'acheter du pain. Alors, elle fermait la porte à clef en quittant la maison, après avoir attaché un mouchoir à l'index de l'infirmes, de cette manière il pouvait chasser les mouches qui, c'est bien connu, se collent aux plaies et au pus. Dans ces cas-là, il ne pouvait éteindre sa soif, ni changer de position, mais il endurait silencieusement ces atroces tourments.

Une fois alors qu'elle se trouvait au travail, Eudoxie éprouva dans son cœur un sentiment alarmant. Sans attendre, elle courut s'assurer de l'état de son époux. Elle entra, et le trouva à peine vivant : le mouchoir, assez épais, était tombé sur son visage. Quelques minutes de plus et Mikhaïl se serait étouffé. Tous deux sanglotèrent amèrement, trouvant leur réconfort dans la prière et la confiance en la volonté de Dieu. Le malheureux ne pouvait rester seul, même pour une minute. Mais il n'avaient pas de bienfaiteur, et la pauvreté – une terrible pauvreté – oppressait le couple accablé de souffrances. Ils s'abandonnèrent tous deux dans la main toute-puissante de Dieu. Après cet incident, lorsqu'elle allait travailler, Eudoxie emmenait son époux, en le traînant dans une chariot.

Plus d'une fois, à la fin du labeur, Mikhaïl lui dit : «laisse-moi dans le champ pour la nuit. A quoi bon ?» – «Non, lui répondait-elle, les animaux sauvages peuvent te dévorer, et j'en répondrais devant Dieu». Et la pauvre femme, harassée, s'en retournait en tirant le fardeau bien-aimé. L'unique réconfort de ces malheureux consistait à aller prier dans la maison de Dieu même si cela n'allait pas sans peine. Prier à l'église était indispensable pour Mikhaïl car tous deux étaient illettrés. Cependant les démons le torturaient par leurs tentations et l'infirmes mena contre eux une douloureuse bataille, dans laquelle la prière de Jésus Christ et la prière de la Mère de Dieu lui furent d'une aide incontestable et sûre : il en sortit vainqueur, par la toute-puissance du Christ. La Mère de Dieu les fortifiait tous deux.

Il lui fut accordé un jour la grâce d'entendre la voix de la Mère de Dieu, par l'intermédiaire de son icône, lui disant : «Prends patience !» Le village des Ossourguine, village natal de Mikhaïl, était à une verste de l'église de Makarov, où Mikhaïl ne pouvait se rendre que rarement. De temps en temps, ils partaient pour le village d'Erlykovo à quarante verstes de là, où une partie des villageois avait déménagé. Là, ils vivaient dans la maison d'un paysan située près de l'église, et Mikhaïl et Eudoxie reposaient leurs âmes à l'abri de son ombre sainte. Le prêtre de cette église était un pasteur bienveillant. Il leur rendait souvent de longues visites, il leur tenait des propos apaisants, et les guidait sur le chemin de croix de leurs vies.

Mais l'ennemi de l'homme ne supporta pas cela non plus : le paysan refusa de continuer à les héberger, et il chassa Mikhaïl et Eudoxie. Alors ils s'en allèrent pour le village de Samodurovka où, tant bien que mal, ils achetèrent une modeste mesure, toute fissurée et sans perron. C'est là qu'ils vécurent longtemps, affrontant le froid, la faim et la neige en hiver. Le chauffage de l'isba était rudimentaire, et on peut s'imaginer combien il était pénible à Mikhaïl de rester allongé. Un nouveau chagrin les frappa : la vieille mère mourut et ils restèrent seuls. Un an plus tard, ils retournèrent au village des Ossourguine où, grâce à l'aide de bienfaiteurs, ils achetèrent une petite isba, qu'ils accommodèrent durant l'été. Ils passèrent la dernière partie de leur vie dans le village de Vozdvijénié, portant jusqu'au bout leurs lourdes croix.

Mais lorsque l'âme du martyr se purifia, Dieu le choisit comme instrument de sa grande miséricorde envers ceux qui souffrent. Ce demi-mort était devenu source de vie et de joie pour les âmes souffrantes dans un corps sain. Durant de longues années il resplendit et étincela de la lumière de son exploit et grâce à lui, beaucoup s'affirmèrent dans la voie de la vertu et apprirent à porter leur croix avec humilité et à trouver sur terre le véritable bonheur en s'en remettant à la volonté divine. Mikhaïl aimait beaucoup se rendre à l'église, et lorsque c'était faisable, Eudoxie l'y emmenait – d'abord dans un chariot, puis dans une chaise roulante, don de personnes charitable. En 1897, un bienfaiteur d'Oufa fit don à Mikhaïl de 200 rouble pour la construction d'une cellule, à la place de leur misérable bicoque. Mikhaïl remit cette somme à l'église pour sa réfection. Lorsque le riche marchand eut vent de cette action, il s'en émut et construisit lui-même une nouvelle cellule pour Mikhaïl, achevée en 1898 : elle était constituée de deux pièces, où ils emménagèrent aussitôt. Ils continuaient à vivre dans la prière et la persévérance mais l'époque de l'extrême pauvreté était terminée.

L'heure était arrivée pour Eudoxie, cette épouse-infirmière qui se donnait corps et âme, d'affronter une nouvelle tâche, non moins lourde que la précédente. Ils avaient vécu longtemps dans la pauvreté, et leur entourage et leur famille s'y étaient accoutumés et ne faisaient rien pour les soulager, comme si cela devait être inexorable. Or voilà qu'était arrivée une nouvelle famille au village. En découvrant les souffrances qu'endurait le couple, elle décida aux premières semailles de semer pour eux une petite parcelle du terrain. Ils semèrent, et ce petit sillon produisit une abondante récolte. Alors d'autres suivirent leur exemple. Le temps était venu où, par la volonté de Dieu, les yeux aveuglés de leurs proches s'étaient ouverts sur une réalité que des étrangers venus de loin avaient remarquée les premiers.

Lorsque leur dénuement prit fin, l'absence de visiteurs cessa aussi. La foule affluait vers l'infirmier ... Il était allongé dans sa chambre sur une planche. Les douleurs s'étaient apaisées et il pouvait accomplir son grand ministère au service des gens. Recouvert d'un drap propre il gisait, le visage tourné vers l'icône de la Mère de Dieu dite «de Kazan», avec une expression particulièrement tendre, dans un état constant de prière. La prière réchauffait son âme, et par la lumière émanant de cette fervente dévotion, il réchauffait les âmes de ceux que poursuivait l'affliction, et qui venaient la partager avec le martyr. Tous accouraient à lui car il donnait à chacun un conseil, un enseignement et un réconfort tels que seul pouvait les prodiguer un homme ayant profondément souffert dans sa vie et reposant entièrement dans le Christ.

Tous venaient vers lui, les simples aussi bien que les cultivés, les laïcs comme les clercs. Plus d'une fois, le père Jean de Kronstadt, lorsque des gens de cet endroit recouraient à lui, leur dit : «Pourquoi donc venez-vous, alors qu'il y a chez vous un homme qui a trouvé grâce auprès de Dieu, Mikhaïl Ivanovitch ?! Adressez-vous à lui !» Mikhaïl partageait les larmes de ceux qui venaient le voir en pleurs, les chagrins des affligés. Ils consolait les désespérés, indiquait les voies du salut à ceux qui rencontraient des obstacles, ramenait les insensés à la raison. Lorsqu'il prodiguait ses conseils et ses instructions, la première – et primordiale – de ses exhortations était de recommander aux gens de purifier leur âme par le repentir – à l'aide d'un prêtre – et de les inciter à prier ardemment le Seigneur. Il mettait en garde les heureux contre l'orgueil et la suffisance, et les affligés – contre le désespoir. Il abhorrait le mensonge et le jugement d'autrui, tout autant qu'il désapprouvait les présomptueux «coups d'œil» vers le futur.

On racontait les histoires suivantes. Un voyageur arriva chez Mikhaïl Ivanovitch. En entrant, il vit quelques jeunes filles occupées à boire du thé. Il les blâma s'écriant : «Que faut-il dire : que Dieu vous vienne en aide ? Impossible, car elles ne sont pas à la tâche !» Mikhaïl Ivanovitch l'appela vers lui, et lui répondit en souriant : «Quant à moi, j'ai rencontré un homme cheminant sur la route, qui tenait un verre d'eau dans une main et une cigarette dans l'autre. Devais-je lui dire : Que Dieu vous vienne en aide ? Impossible !» A ces mots, le voyageur abasourdi reconnut qu'il s'agissait bien de lui, qui marchait en buvant du vin et en fumant des cigarettes... «Alors, bois ton thé et ne condamne pas ton prochain», dit le martyr. Une autre fois, deux marchands vinrent lui demander conseil quant à leur avenir. Mikhaïl leur préconisa de s'en remettre à la volonté de Dieu, d'endurer ce qui les attendrait et de ne pas être curieux de leur futur. Passa une courte période, et tout s'accomplit ainsi que Mikhaïl le leur avait prédit. Alors les marchands, consternés, se repentirent de leur conduite et lui firent don de la chaise roulante.

Mais Mikhaïl Ivanovitch ne s'engagea pas immédiatement et intentionnellement dans la voie d'une telle ascèse : prier pour les autres et les conseiller. Un jour, la femme d'un marchand vint lui demander de prier pour elle. Mikhaïl commença par refuser, mais lorsqu'elle lui dit venir sur l'ordre de p. Jean (de Kronstadt) avec crainte il se mit à prier, et le Seigneur envoya à la

femme la guérison demandée par l'intercession de Mikhaïl. L'intensité de son discernement était telle que non seulement il percevait les secrets – par exemple lorsqu'on essayait de lui dissimuler certaines choses – mais les démons eux-mêmes tremblaient devant ses prières. On lui ramena de très loin une jeune femme, traînée à grand peine jusque chez lui. Elle grognait comme un cochon, aboyait comme un chien, griffait la terre de ses mains, était saisie de spasmes et criait : «Nous ne sortirons pas, nous sommes sept et l'habitons depuis six ans...». Après que Mikhaïl eût prié et l'eût envoyée à la confession et à la sainte communion, les démons qui tyrannisaient la malade la quittèrent à jamais. La puissance de sa prière était si vaste qu'elle libérait des localités entières atteintes de calamités. Un jour, des vers avaient infesté les champs du village. On s'était réuni pour célébrer un office d'intercession, on avait fait appeler Mikhaïl pour lui demander ses prières, et trois jours après les vers avaient totalement disparu. Une autre fois, la sécheresse menaçait famine. On demanda conseil à Mikhaïl. Il recommanda de faire célébrer un office d'intercession dans les champs et que chacun – à l'exception des veuves – apporte un kopeck pour le clergé. Les prières s'élevèrent en sa présence, et une abondante pluie survint.

La fois précédente, lorsque les vers étaient apparus, ils étaient si nombreux qu'ils avaient envahi les maisons. Lorsque les villageois se mirent à prier, la pluie, le vent et les oiseaux exterminèrent les vers si rapidement après le début du office d'intercession, que chacun y reconnut l'expression éclatante de la miséricorde divine.

Deux paysans se plaignaient de ne pouvoir résister à l'attrait du vin. Mikhaïl les engagea à prier. On célébra un office d'intercession à l'église et la passion du vin les quitta. Sa prière soulagea une veuve démunie, qui venait de perdre son cheval : on le retrouva aussitôt.

Il préconisa à un paysan de ses amis, qui se rendait au village voisin, d'emporter un pâté. Et qu'arriva-t-il ? Il fut pris la nuit dans une tempête de neige, perdit son chemin, arriva à grand peine au matin dans un village tatar et cette ration tomba à point nommé.

Prêchant la prière et le labeur, Mikhaïl Ivanovitch recommandait fermement aux gens de se garder d'ascèses au-delà de leurs forces.

Mikhaïl donna le conseil suivant à un homme qui se destinait à la vie monastique : «Va au monastère, demeures-y quelque temps et tu verras, sache qu'il est très difficile d'y vivre. Le supporteras-tu ?» Peu de temps après, l'homme revient et se plaint des désordres du monastère : que l'on y fume, etc... «Qui donc fume là-bas ? Est-ce le supérieur ?»

– «Non.»

– «Dans ce cas, ne sois pas troublé, ça n'a aucune importance : celui qui se conduit ainsi n'est pas un moine. Quant à toi, vis, et n'obéis qu'au supérieur, et tout ira bien.»

Une fois, une mère envisagea de conduire sa plus jeune fille au couvent, sans lui demander son opinion. «Vraiment, lui dit Mikhaïl, même le bétail n'est pas enfermé tout d'un coup, sous la contrainte : elle détruira les autres, avant de se détruire elle-même !...»

Il s'efforçait notamment de rétablir la concorde dans les familles. Un jour, une femme vint à lui se plaindre de ce que sa belle-mère ne la laissait pas en paix. «Ce n'est pas elle, mais toi-même qui te gâches l'existence. Un problème, et tu cours immédiatement chez tes voisins et ta langue commet le péché ! Alors retiens-la, et tout rentrera dans l'ordre.» La jeune femme suivit ce conseil avec amour, elle se modéra, et la famille connut bientôt une paix bienheureuse.

Les pauvres mères et les orphelins trouvaient chez Mikhaïl et Eudoxie un toit paternel.

Quand vint le temps pour Mikhaïl de se mettre au service du peuple orthodoxe, Eudoxie comprit dans son cœur quel était son nouveau devoir, et maternellement elle accueillait tous les visiteurs.

Lorsqu'elle fut libérée de l'obligation du travail, au soir de sa vie, elle se mit à apprendre à lire avec une jeune orpheline, dont ils prenaient soin. Très vite, elle commença à lire le psautier et les acathistes, et à en faire la lecture à son époux, avec application. Mikhaïl ne pouvait retenir des larmes d'attendrissement à l'écoute de son épouse, corrigeant avec amour les maladresses de l'apprentie-lectrice. Parfois, elle se trompait, et il lui disait : «Dounia, il me semble que quelque chose n'est pas clair. Voyons, relis encore». Alors elle reprenait. Avec le temps, il put même lui souffler, car après de longues années d'immobilité, il connaissait tout par cœur. Puis, la jeune orpheline entra au monastère d'Oufa. L'économe du couvent, Zossima – la future abbesse – tomba malade. Polia – c'était le nom de l'orpheline – vint faire part de son chagrin : la sœur économe était sa protectrice, elle appréhendait sa mort et demanda des prières pour la malade. «Non, lui dit Mikhaïl, elle sera abbesse, mais tu n'attendras pas jusque là». A d'autres il disait «notre Polia va bientôt rejoindre Dieu.» Et Polia mourut rapidement.

Parmi les jeunes filles et les femmes qui se rendaient chez Mikhaïl et Eudoxie, priaient avec eux, et allaient lire le psautier avec assiduité sur son conseil, un bon nombre entra au monastère, et beaucoup d'entre elles sont mortes avant Mikhaïl.

On venait le consulter pour les querelles familiales, avant d'entreprendre les travaux des champs, pour les mariages. Il enseignait aussi les préceptes d'une bonne vie monastique dans l'ascèse. Lorsque ses disciples-moniales venaient le trouver pour se lamenter sur les difficultés de la vie au couvent, il les apaisait et leur disait souvent : «On ne peut mériter le royaume de Dieu que par la souffrance, et seuls ceux qui la supportent peuvent atteindre ce royaume.»

Ainsi la vie de Mikhaïl et de sa fidèle compagne de voyage Eudoxie suivait son cours, sur le chemin épineux en direction de l'éternité de béatitude. Grande était son ascèse. Dans cette nouvelle région, où s'étendaient les ténèbres du paganisme, dans les «marécages de Mahomet», où les Russes commençaient à peine à s'établir, l'exploit ascétique de Mikhaïl était, en effet, remarquable : il était le flambeau de l'Orthodoxie, le soutien du peuple russe. L'exploit ascétique d'Eudoxie était immense également. Par sa loyauté conjugale, le nom de femme chrétienne fut considérablement relevé aux yeux du peuple russe, ce qui était très important. Car là-bas, il était facile pour les Russes de décliner moralement et de faire leur la façon dont les Tatars traitaient les femmes. Mais l'image de cette femme vertueuse sera toujours une barrière à l'épanchement de la noirceur morale des «marécages de Mahomet» !...

En 1903, Mikhaïl fit ses adieux, et commença à fondre, comme un cierge. Il se confessa à temps et communia aux saints Mystères du Christ la veille de sa mort. Voyant que sa Dounia avait cessé de se nourrir et de s'abreuver, et qu'elle souffrait de cette séparation, il lui commanda de mettre en marche le samovar, et il la persuada, presque de force, de boire du thé et de s'alimenter. La nuit du 27 janvier, il ne cessa de demander : «Est-il bientôt six heures ?» Son épouse voulait savoir pour quelle raison il posait cette question. Il lui répondit «C'est à cette heure que j'attends la grâce et la bénédiction de Dieu». Il prit congé de tous, puis doucement et paisiblement, son âme éprouvée et purifiée quitta sa fragile enveloppe.

Le 30 janvier 1904, on enterra avec vénération les os du martyr. Ce fut la fin de sa douloureuse vie terrestre et de son bon office visible, mais non la fin de son soutien spirituel à la terre natale. Son nom restera précieux à chacun pour les siècles; les gens se rendent sur sa tombe comme auprès d'un père, et là dans la prière ils trouvent et trouveront toujours des forces nouvelles pour surmonter leurs épreuves. Et son âme prie, auprès du trône divin, pour ceux qui vénèrent sa mémoire, et pour son pays, où il avait tant souffert.

Des âmes dévouées ont dépeint – sans affabulation – l'émouvant et véridique récit de sa vie. Nous avons lu ce manuscrit... et l'offrons à la bienveillante attention de nos amis lecteurs... que la mémoire de ce juste, et celle de sa compagne soient élevées dans les louanges au Seigneur, merveilleux par ses élus. Un récit tiré de *Fleurs paradisiaques de la terre russe*, traduit du russe par V. F. Grigorieva

N'ayez jamais aucun rapport avec les hérétiques, ou pour mieux dire, ne prenez jamais part à leurs impiétés quand même vous vous trouveriez pendant toute votre vie dans une impossibilité absolue de participer aux mystères de l'Église catholique.

Car si les lois divines et humaines défendent à celui qui est uni par un mariage légitime à une femme de la quitter pour en prendre une autre, même s'il demeure très longtemps séparé d'elle dans un pays lointain et le châtient s'il en épouse une autre, de quelle façon croyez-vous que Dieu nous doive punir, lorsqu'après avoir été uni à

Lui par la foi orthodoxe dans l'Église catholique, nous sommes assez malheureux pour violer la foi que nous lui avons engagée dans cette union par un adultère spirituel en nous engageant dans la communion des hérétiques ? Et si nous le faisons, ne serait-il pas juste que nous soyons condamnés à partager avec eux les tourments qu'ils subiront dans une autre vie ? Car que veut dire ce mot de communion, sinon qu'elle rend les choses communes entre ceux qui communient ensemble ? C'est pourquoi, mes enfants, n'entrez jamais là où les hérétiques font leurs prières.

saint Jean le Miséricordieux

QUESTION :

«Pouvez-vous nous aider avec ce passage des petites complies : Réjouis-toi, cep d'un rejeton non desséché ?»

RÉPONSE :

c'est le Précurseur qui dit cela à la Toute-Sainte. C'est elle qui a produit la grappe (rejeton) non desséchée. Toute la descendance de nos premiers parents est desséchée à cause du péché originel qui nous a fermé le paradis. Le Christ, lui, ne fut pas conçu par la voie naturelle, par laquelle le péché originel (ses conséquences exactement) se transmettent. Donc, il n'est pas desséché. Le cep (la Vierge Marie), fut purifiée au moment de l'Annonciation, donc la conception et l'enfantement furent immaculés.

Le Christ dit : «Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui est en moi et qui ne porte pas de fruit, il le retranche; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il porte encore plus de fruit. ... Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche; puis on ramasse les sarments, on les jette au feu, et ils brûlent.» (Jn 15,1-6)

Là, il s'agit, non d'une conception selon la chair, mais d'une naissance spirituelle. Nous sommes des sarments, greffés sur le cep, le Christ, et nos fruits sont nos vertus, que l'Esprit saint, qui est vie, produit en nous.

a. Cassien

Ses paroles demeurent en nous, lorsque nous accomplissons ses commandements et que nous aimons ses promesses, mais si ses paroles ne restent que dans la mémoire, et qu'on n'en trouve aucune trace dans la vie, le sarment ne fait plus partie de la vigne, parce qu'il ne tire plus sa vie de la racine. Or, que peuvent vouloir ceux qui demeurent en Jésus Christ, que ce qui a rapport à leur salut ? En effet, ce que nous voulons lorsque nous sommes unis à Jésus Christ, est tout différent de ce que nous voulons, lorsque nous sommes encore attachés au monde. Il arrive quelquefois que la partie de nous-mêmes qui demeure encore dans le monde, nous suggère des prières dont nous ne voyons pas l'opposition avec notre salut, mais loin de nous la pensée que nous obtenions ce que nous demandons, si nous demeurons eu Jésus Christ, qui n'exauce que les prières qui nous sont utiles. La prière qui commence par ces mots : «Notre Père,» fait partie des paroles de Jésus Christ, dont il est ici question, prenons donc soin de ne pas nous écarter dans nos demandes des paroles et de l'esprit de cette divine prière, et tout ce que nous demanderons nous sera infailliblement accordé.

vénéable Augustin

Jésus Christ se suffit à lui-même, tandis que les disciples ont un grand besoin de la main du laboureur; aussi ne dit-il rien de la vigne elle-même, il ne parle que des branches : «Toute branche qui ne porte point de fruit en moi, il la retranchera.» Ce fruit c'est la vie de la grâce, et Notre-Seigneur nous apprend ainsi que sans les oeuvres, nous ne pouvons lui être unis.

saint Jean Chrysostome

L'AVARE CONVERTIT

Étant, en Afrique, je demeurais chez un receveur des finances de l'empereur, extrêmement riche et qui n'avait aucune compassion des affligés. Il arriva, pendant l'hiver que plusieurs pauvres s'étant mis au soleil pour se chauffer, ils commencèrent à dire du bien des maisons où on leur donnait l'aumône et à prier Dieu pour tous ceux qui leur faisaient la charité; et au contraire à blâmer l'avarice de ceux qui ne leur donnaient rien. Un d'eux ayant nommé cet officier que je servais, ils se demandèrent mutuellement s'il leur avait fait quelque bien, et il ne s'en trouva pas un seul qui en eût jamais reçu la moindre aumône. Alors, il y en eut un qui dit : Que me donnerez-vous si je puis obtenir aujourd'hui quelque chose de lui ? Ils se mirent d'accord sur leur gageure et aussitôt il alla se mettre près de la porte de mon maître pour l'attendre à son retour à la maison. Dieu permit qu'il rentrât chez lui en même temps qu'une bête chargée de pain pour sa provision revenait de chez le boulanger et il fut tellement irrité des importunités que lui faisait ce pauvre, que ne trouvant pas de pierre, il prit un de ces pains et le lui jeta à la tête. Le pauvre le ramassa et alla le montrer à ses compagnons pour leur faire voir qu'il avait reçu quelque chose de sa main.

Deux jours après, ce receveur tomba malade d'une maladie mortelle et vit en songe qu'on lui demandait compte de toutes ses actions et qu'elles étaient toutes pesées dans une balance. Il voyait devant lui d'un côté une troupe de Maures extrêmement hideux et de l'autre une troupe d'anges vêtus de blanc dont le regard était terrible; et ces derniers ne pouvant trouver aucune bonne action qu'il eût faite pour équilibrer la balance dans laquelle ces Maures avaient rassemblé toutes les mauvaises, ils étaient pleins de tristesse et se disaient l'un à l'autre avec un chagrin sensible : *Ne trouverons-nous donc rien qu'il ait jamais fait de bon ?* Enfin, il y en eut un qui dit : *Je ne vois rien si ce n'est un pain qu'il donna, il y a deux jours à Jésus Christ, mais contre son gré.* Ils mirent aussitôt ce pain dans la balance qui fit qu'elle pesa moins de l'autre côté, puis ils dirent au receveur : *Ajoute à ce pain, car autrement, tu ne saurais échapper des mains de ces Maures.*

Alors comprenant que cette vision était très véritable, parce qu'il voyait ces Maures rassembler et mettre dans la balance toutes les fautes qu'il avait faites depuis sa jeunesse et qu'il avait oubliées lui-même, il se mit à pleurer et dit : *Hélas ! si un pain que j'ai jeté par colère m'a été si avantageux, de combien de maux se délivre celui qui donne avec simplicité de coeur ses biens aux pauvres ?* et depuis ce jour, il se conduisit de telle sorte qu'il n'épargna même pas son propre corps.

Car une fois selon sa coutume, il allait dès le jour au bureau, il rencontra un matelot qui s'étant sauvé tout nu d'un naufrage se jeta à ses pieds et le supplia de venir à son aide. Croyant que c'était un pauvre, il ôta sa tunique qui était ce qu'il avait de meilleur sur lui et la lui donna en le priant de la mettre. Mais ce pauvre n'osant pas la porter parce qu'elle était trop belle, la vendit à un fripier. Le receveur revenant chez lui et la voyant exposée en vente fut touché d'un grand chagrin et lorsqu'il fut de retour en sa maison, il ne voulut point manger, mais s'enferma dans sa chambre où il s'assit et dit: *Je n'ai pas été digne que ce pauvre se souvînt de moi.* Comme il était ainsi affligé, il s'endormit et vit en songe un homme aussi éclatant de lumière que le soleil, qui portait une croix sur ses épaules et qui était vêtu de la tunique qu'il avait donnée à ce matelot et il l'entendit lui dire : *Pierre (car il se nommait ainsi), pourquoi pleures-tu ?* Il lui répondit, croyant parler à Dieu : *Je pleure, Seigneur, de ce que ceux à qui je fais part des choses qu'il vous a plu de me donner ont honte de les avoir reçues.* Alors, celui qui apparaissait ainsi, lui dit en lui montrant cette tunique : *La reconnais-tu bien ? Tu vois que je m'en suis servie depuis que tu me l'as donnée, et je te sais gré de ta bonne volonté, car j'étais transi de froid et tu m'as revêtu.* Le receveur s'éveilla dans un merveilleux étonnement et dit en admirant le bonheur des pauvres : *Vive le Seigneur, puisque Jésus Christ réside en la personne des pauvres, je ne mourrai point sans devenir comme l'un d'eux.* Il fit venir ensuite un esclave qu'il avait acheté et qu'il employait à écrire et lui dit : *Je veux te confier un secret, mais si tu en parles à qui que ce soit ou si tu manques d'exécuter ce que je t'ordonnerai, tu peux bien être sûr que je te vendrai à des*

barbares. Après lui avoir parlé de la sorte il lui donna dix livres d'or et continua ainsi : Va-t-en acheter quelque marchandise et puis prends-moi et mène-moi à Jérusalem. Là, vends-moi à quelque chrétien et donne aux pauvres le prix que tu m'auras vendu. Cet homme refusant d'exécuter un tel commandement, il lui dit une seconde fois : Je te réponds que si tu ne me vends, je te vendrai toi-même à des barbares ainsi que je t'en ai déjà assuré. Et son serviteur résolut donc de lui obéir.

Étant arrivé à Jérusalem, cet homme trouve un orfèvre qui était son ami et qui avait subi de grandes pertes. Comme ils s'entretenaient, il lui dit : *Je te conseille, Zoïle, d'acheter un esclave que j'ai, et qui est si bon et si sage qu'on le prendrait pour un sénateur.* L'orfèvre fut surpris de voir qu'il avait un esclave et lui répondit : *Je t'assure que je n'ai pas un sou pour l'acheter.* Il lui répliqua : *Emprunte si tu m'en crois et achète-le car il est très bon et Dieu te bénira à cause de lui.* Zoïle suivit son conseil et l'acheta trente pièces d'argent tout mal vêtu qu'il était. L'esclave ayant ainsi laissé son maître s'en alla à Constantinople, afin de conserver le secret qu'il lui avait tant recommandé, et de distribuer aux pauvres l'argent de cette vente sans en retenir une obole.

Pierre s'employant à des occupations fort nouvelles pour lui, faisait quelquefois la cuisine de son maître et quelquefois lavait ses habits et il matait aussi son corps par de très grands jeûnes. Zoïle voyait prospérer sa famille au delà de tout ce qu'il eût osé espérer et avait de la révérence pour l'incroyable vertu et l'extrême humilité de Pierre. Sur quoi, un jour, il lui dit que voyant quelle était son humilité, il le voulait affranchir afin qu'il vécut désormais avec lui comme s'il eut été son frère, mais il refusa de recevoir cette grâce.

Son maître avait aussi remarqué qu'il supportait avec patience d'être injurié et frappé par les autres esclaves qui le tenaient pour idiot et ne l'appelaient point autrement. Lorsqu'ils le traitaient de la sorte et qu'il s'endormait tout plein de chagrin, celui qui lui était apparu en Afrique se présentait en songe à ses yeux revêtu de cette tunique et tenant dans sa main ses trente pièces d'argent qui étaient le prix de sa liberté et lui disait : *Pierre, mon frère, j'ai reçu l'argent pour lequel tu as été vendu. Ne t'afflige donc point, mais aie patience jusqu'à ce que tu sois reconnu pour tel que tu es.*

Peu de temps après, quelques orfèvres de son pays qui venaient visiter les saints lieux furent retenus à dîner par son maître. Pierre en les servant à table les reconnut et eux en le considérant se disaient à l'oreille : *Que cet homme ressemble au seigneur Pierre, le receveur des finances !* S'apercevant de cela, il se cachait le visage le mieux qu'il pouvait, ce qui ne les empêcha pas de dire à Zoïle : *Certes, tu es bienheureux, car si nous ne nous trompons, tu as à ton service un très haut fonctionnaire.* Et comme ils ne savaient pas que le travail de la cuisine et les jeûnes lui avaient changé le visage, ils le regardèrent encore fort longtemps et fort attentivement et enfin l'un d'eux dit : *C'est assurément le seigneur Pierre. Je m'en vais me lever et l'embrasser et l'empereur est peiné de ce qu'il est absent depuis si longtemps sans qu'on ait de ses nouvelles.* Pierre qui était sorti après avoir entendu ces paroles laissa le plat qu'il portait et au lieu d'entrer dans la chambre courut à la porte de la rue; celui qui en avait la clef était sourd et muet depuis sa naissance et n'entendait que par signes : le serviteur de Dieu qui avait hâte de sortir lui dit : *Je te commande au Nom de Jésus Christ de m'ouvrir la porte.* Le sourd-muet entendit aussitôt et répondit : *Oui, seigneur,* et aussitôt il se leva et lui ouvrit. Après qu'il fut sorti, ce pauvre homme, transporté de joie de ce qu'il entendait et parlait se mit à crier : *Seigneur, seigneur.* Tous ceux du logis furent épouvantés de le voir parler et il continua à dire : *Celui qui faisait la cuisine est sorti en courant, mais prenez garde qu'il ne se soit enfui, car c'est un grand serviteur de Dieu et lorsqu'il garde qu'il ne se soit enfui, car c'est un grand serviteur de Dieu et lorsqu'il m'a dit : Je te commande au nom du Seigneur, j'ai entendu et j'ai parlé.* Ce miracle les ayant tous remplis d'une extrême joie, ils coururent pour trouver Pierre, mais ils ne le retrouvèrent jamais depuis. Toute cette maison et le maître même rend ensuite pénitence pour avoir traité Pierre avec mépris et principalement ceux qui le nommaient l'idiot.

Dans la Vie de saint Jean le Miséricordieux

LE SAINT HIÉROMARTYR BENJAMIN, MÉTROPOLITE DE PETROGRAD ET GDOV

Le 31 juillet/13 août, l'Église célèbre la mémoire du saint Hiéromartyr Benjamin, Métropolite de Petrograd et Gdov, et de ses trois compagnons de martyre, l'Archimandrite Martyr Serge (Cheïne), le Martyr Youri (Novitski) et le Martyr Ioann (Kovcharov). Le texte ci-dessous est la traduction d'un original russe paru sur le site «L'Outre-Kama Orthodoxe». L'Outre-Kama est un doyenné de l'Éparchie de Kazan.

Il est devenu difficile, de nos jours, de s'imaginer comment vivaient les Orthodoxes à l'époque des persécutions ouvertes, systématiques et cruelles envers l'Église. Il est malaisé de reproduire l'atmosphère sociale et humaine épouvantable qui entourait la vie de l'Église. En ce temps-là, n'importe que membre de l'armée rouge pouvait sans craindre d'être puni fusiller un prêtre soupçonné de trahison ou d'activité contre révolutionnaire, et tout «homme de bonne conscience» membre convaincu de la société soviétique pouvait dénoncer «ceux des églises», ou déposer contre ceux-ci, soupçonnés d'être les ennemis de la nouvelle vie.

En janvier 1918, après la promulgation du Décret Relatif à la Séparation de l'Église et de l'État, considéré par le pouvoir en place comme le signal du début de la persécution de la foi, une vague de fermeture et de destruction des églises, d'arrestations massives, d'emprisonnements et de punitions des croyants déferla sur tout le pays. Le Métropolite Benjamin (Kazanski) de Petrograd fit partie des victimes. Le futur Hiéromartyr Benjamin naquit en 1873 dans une famille nombreuse, dans un village du Gouvernorat d'Olonets, dans le Nord de la Russie. A son baptême, il fut nommé Vassili. Vassili Kazanski termina avec distinction le cycle d'études du séminaire de théologie, et continua son éducation à l'Académie de Théologie de Saint-Pétersbourg. Pendant ces années d'étude, il participa activement aux œuvres de la «Société d'éducation religieuse et morale», organisant des entretiens avec les ouvriers dans les



usines. Il était étudiant de troisième année lorsqu'il reçut la tonsure monastique, et le nom de Benjamin. Lorsqu'il eut fini ses études, le Hiéromoine Benjamin fut nommé inspecteur dans un des séminaires de théologie en province. Voici ce qu'écrivit à son sujet le directeur de ce séminaire : *«C'était un moine jeune, doux, humble et souriant. Les tâches qu'on lui confiait, il les*



accomplissait d'une main ferme et experte, et il obtenait de bons résultats». Au bout de deux ans, Benjamin revint à Saint-Pétersbourg, où il fut nommé inspecteur à l'Académie de Théologie. Bientôt, il reçut l'ordination épiscopale et le rang de recteur de l'Académie de Théologie. Devenu évêque, Benjamin ne négligeait pas les obligations de ses tâches pastorales, ni ses homélies apostoliques.

Un de ses contemporains se souvient de lui : «L'évêque Benjamin se distinguait par son contact étroit avec ses ouailles. Il célébrait souvent dans les églises des quartiers ouvriers, et dans les villages éloignés. Il marchait des dizaines de verstes, souvent sous la pluie et dans la boue, lors de processions, donnant l'exemple aux prêtres et aux laïcs. Chaque fois qu'il célébrait il ne manquait pas de prononcer un prêche cordial, avec des mots familiers et compréhensibles pour les gens simples... Il trouvait toujours le chemin qui mène au cœur des gens simples. Et les fidèles l'aimaient sincèrement pour cela. Malgré qu'il fût évêque, souvent, ils l'appelaient simplement 'notre batiouchka'. Vladika Benjamin accourait au premier appel de ses ouailles, littéralement comme un prêtre de paroisse tout simple. La simplicité évangélique du saint évêque, sa compassion, sa cordialité, sa disponibilité le rendaient accessibles même aux hétérodoxes. L'endroit où on pouvait le rencontrer à l'Académie était toujours plein de monde. Et invariablement, il essayait d'écouter et de consoler tous ceux qui venaient à lui. La reconnaissance populaire envers Mgr Benjamin se manifesta particulièrement lorsqu'un nouvel occupant dût être choisi pour le siège épiscopal de la capitale. Benjamin fut élu à l'unanimité du diocèse. C'était la première fois qu'une élection populaire était organisée pour un évêque. Lorsqu'il dirigea la Métropole de la capitale, Benjamin fut l'évêque le plus apolitique de toute l'Église de Russie.

Cela est confirmé par ses propres mots. Immédiatement après son élection au siège épiscopal de Petrograd, le Saint Évêque déclara : *«Je suis pour une Église libre. Elle doit être étrangère à la politique, car elle en a beaucoup souffert dans le passé. La tâche la plus importante est maintenant d'organiser et de mettre en place notre vie paroissiale*». À l'été de 1921, la famine apparut dans le Bassin de la Volga. Le Métropolitain Benjamin ne pouvait pas demeurer indifférent au malheur d'autrui. Il appela toutes les paroisses et les monastères de l'Éparchie de Petrograd à venir à l'aide de ceux qui souffraient de la famine. On se souvient de ses paroles : *«Je suis prêt à enlever de mes propres mains la précieuse chasuble de l'icône très vénérée de la Très Sainte Mère de Dieu de Kazan, et de l'offrir afin de sauver les gens qui souffrent de la faim*». Et cette initiative spontanée du Vladika de Petrograd fut entreprise avant même que ne démarre le processus de «confiscation des biens ecclésiastiques» mis en place

par les autorités. En effet, selon l'instruction secrète du conseil des ministres du 19 mars 1922, la saisie des biens de l'Église devait être effectuée de manière violente et «*se traduire par une violente campagne anti-religieuse, à la suite de laquelle il était nécessaire d'exterminer le plus grand nombre possible de membres du clergé et de la bourgeoisie réactionnaires*». Par conséquent, le nouveau gouvernement n'avait pas besoin de dons volontaires. L'affaire forgée de toutes pièces contre Mgr Benjamin l'accusait du contraire: la résistance à la saisie des biens. Il fut arrêté et jugé. En même temps que lui, 85 autres membres du clergé et laïcs furent impliqués. Ce procès révéla pleinement le respect voué par les habitants de Petrograd à Benjamin. Quand il entra dans la salle d'audience, toutes les personnes présentes se levèrent. S'adressant au tribunal révolutionnaire, son avocat souligna: "C'est un homme du peuple! Le premier représentant du peuple. Jamais il n'a rompu avec le peuple». Mgr Benjamin consacra ses paroles de conclusion à faire la preuve de l'innocence des autres accusés, et dit de lui-même: «*quel que soit le verdict qui sera prononcé en ce qui me concerne, je me chargerai de la Croix et je dirai : Gloire à Dieu pour tout !*»



Comparution du saint hiéromartyr Benjamin

Vladika et trois de ses compagnons furent condamnés à la peine de mort. Ils attendirent un mois avant que la sentence ne soit exécutée.

Avant d'être fusillés, ils furent rasés. Ils étaient vêtus de haillons, de sorte qu'il était impossible de reconnaître qu'il s'agissait de gens d'Église. Dans la dernière lettre que Vladika Benjamin écrivit avant sa mort, nous lisons ceci: «*Dans mon enfance, j'ai lu les vies des martyrs chrétiens et j'ai admiré leur héroïsme, leur inspiration, regrettant de toute mon âme que les temps ne fussent pas les mêmes et qu'il ne soit plus possible de vivre ce qu'ils ont vécu. Mais les temps ont changé, la possibilité de souffrir pour le Christ s'ouvre à nouveau... Ma souffrance a atteint son apogée, mais la consolation a augmenté elle aussi. Je suis heureux et tranquille, comme toujours. Christ est notre vie, notre lumière et notre paix. Avec Lui, tout est bien, toujours et partout ... pour l'Église, nous ne devons pas nous plaindre et nous ne devons pas sacrifier l'Église pour nos intérêts individuels*». Le Saint Évêque Benjamin suivit ce principe tout au long de sa vie véritablement désintéressée et il l'a légué à ses successeurs.

Éternelle mémoire à Vladika Benjamin et à ses trois compagnons de martyre !

Dans : <http://www.lalorgnettedetsargrad.gr>

AU SUJET DES PSAUMES

Les psaumes, comme tout l'Ancien Testament, il faut les comprendre dans leur contexte, qui était encore très imparfait. Ce n'est qu'avec le Christ que la perfection arriva. Tout l'Ancien Testament est pédagogique, comme pour un enfant à qui on défend ceci et cela (ne touche pas à cela, ne fait pas ceci) et à qui on le permettra par la suite, à cause de son avancement et sa maturation. Nous mêmes, qui sommes chrétiens, – plus par le nom que par la vie,– sommes encore à ce stade et ce ne sont que les saints qui sont arrivés à la perfection à qui s'applique : «Aime et fais ce que tu veux,» ou comme dit saint Antoine le Grand : «Je ne crains plus Dieu, mais je l'aime.»

La cause est donc la faiblesse morale des Juifs qu'il faut voir, quand il est dit dans un psaume, par exemple : «Heureux qui saisit tes enfants, et les écrase sur le roc !» (Ps 137,9) Ou : «Qu'ils soient confondus et qu'ils reculent, tous ceux qui haïssent Sion !» (Ps 129,5-6) Ou encore : «Que ses enfants deviennent orphelins, et sa femme veuve !» (Ps 109,9)

À nous est demandé la perfection par le Christ : «Vous avez appris qu'il a été dit : oeil pour oeil, et dent pour dent,» (Ex 21,24; Dt 19,21)(Mt 5,38) et il poursuit : «Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi



l'autre,» etc... Et plus bas : «Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent.»

Les paroles des psaumes, ils faut les donc interpréter spirituellement. Nos ennemis, ce sont nos passions et les démons. Toute notre violence doit se diriger contre eux, et non vers le prochain qu'il faut aimer comme nous-mêmes.

Le Christ, lui-même n'employa qu'une seule fois la violence physique quand il chassa les vendeurs du Temple, et lorsque la gloire de son Père était en question. Sinon il ne prononça que des paroles dures quand il vit l'endurcissement dans le mal. «Races de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ?» (Mt 3,7)

L'apôtre Paul, dit de son côté : «Je vous ai donné du lait, non de la nourriture solide, car vous ne pouviez pas la supporter.» (I Cor 3,2) C'est donc du lait qui fut donné, pour ainsi dire, aux Juifs, et à nous qui sommes encore faibles.

Sainte Photinie l'ermite disait : «Les hommes spirituels ne sont pas soumis à la loi, et ne sont plus en souci de savoir s'ils ont accompli tel ou tel commandement ou transgressé tel autre.»

L'Apôtre écrit quelque part : «Le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bonté, la foi, la douceur, la tempérance; contre de pareils fruits, il n'y a pas de loi.»

Je me rappelle que des moines catho-latins avaient supprimé de la lecture du psautier le psaume 57, où il n'y a que des malédictions, comme par exemple : «Le juste se réjouira, lorsqu'il verra la punition des impies; il se lavera les mains dans le sang des pécheurs.» Ils n'avaient pas compris comment il faut envisager et interpréter les psaumes.

Beaucoup de passages des psaumes se rapportent à l'incarnation du Sauveur, comme : «Tu ne livreras pas mon âme au séjour des morts, tu ne permettras pas que ton bien-aimé voie la corruption.» (Ps 16,10) Il trouvent leur plein sens dans cette interprétation. Par extension, le corps du Christ, – l'Église, – est envisagée, et nous, faibles pécheurs, indirectement.

Il faudrait encore parler des sentiments de Dieu, qui peuvent choquer également, quand il est par exemple écrit : «Jusques à quand, Seigneur, m'oubliez-vous ? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face ?» (Ps 10,1) Mais j'en avais déjà traité (ou plutôt saint Grégoire le Dialogue) dans le bulletin 180.

a. Cassien

EXPLICATION DU PSAUME 121

1 Je me suis réjoui à cause de ce qui m'a été dit : Nous irons en la maison du Seigneur. 2 Nos pieds se sont autrefois arrêtés à ton entrée, ô Jérusalem ! 3 Jérusalem, que l'on bâtit comme une ville, et dont toutes les parties sont dans une parfaite union entre elles. 4 Car c'était là que montaient toutes les tribus, les tribus du Seigneur, selon le précepte donné à Israël pour y célébrer les louanges du nom du Seigneur. 5 Car c'est là qu'ont été établis les trônes de la justice, les trônes de la maison de David. 6 Demandez à Dieu tout ce qui peut contribuer à la paix de Jérusalem, et que ceux qui t'aiment, ô ville sainte ! soient dans l'abondance. 7 Que la paix soit dans ta force, et l'abondance dans tes tours. 8 J'ai parlé de paix et je te l'ai souhaitée, à cause de mes frères et de mes proches. 9 J'ai cherché à te procurer toute sorte de biens, à cause de la maison du Seigneur notre Dieu.

Commençons avec l'en-tête de ce psaume qui est : «psaume de l'ascension» (degrés). Ce psaume, comme les autres psaumes, de 120 à 134, furent chantés, soit lors du retour des Israélites de la captivité à Babylone, soit lors de la montée à Jérusalem pour aller adorer au Temple.

«Je me suis réjoui à cause de ce qui m'a été dit : *Nous irons en la maison du Seigneur.*» D'où venait ce sentiment de joie ? C'est par suite de la captivité, qui les avait rendu meilleurs, qu'il se languissent de la Ville sainte et du Temple pour aller y adorer. Ailleurs le psalmiste dit : «Vos serviteurs chérissent les pierres de Sion, ils pleurent sur sa poussière.» (Ps 101,15) Une fois châtiés, ils apprécièrent ce qu'ils avaient perdu et négligé.

«Telle a toujours été la conduite de Dieu. Lorsque nous sommes insensibles aux biens que nous possédons, il nous les arrache des mains, afin que la privation produise en nous ce que la jouissance n'a pu faire. C'est ce changement qui s'opère dans les Juifs, ils s'attachent étroitement à leur ville, à leur temple et rendent à Dieu d'éclatantes actions de grâces de ce qu'ils sont rentrés dans leur patrie,» dit le grand Chrysostome dans l'explication de ce psaume.

«Nos pieds se sont autrefois arrêtés à ton entrée, ô Jérusalem !» C'est le souvenir de la Ville sainte qui leur venait à l'esprit, et dans la suite le psalmiste décrit la splendeur de Jérusalem : «Jérusalem, que l'on bâtit comme une ville, et dont toutes les parties sont dans une parfaite union entre elles.» Après la captivité, Jérusalem n'était qu'un vaste désert et un amas de ruines, ses tours étaient abattues, ses murs renversés, tristes restes de l'ancienne patrie. Le psalmiste parle; ou du passé, ou de l'avenir, dont il espère de nouveau la gloire d'antan.

«Car c'était là que montaient toutes les tribus, les tribus du Seigneur, selon le précepte donné à Israël pour y célébrer les louanges du nom du Seigneur.» C'était à Jérusalem qu'on venait adorer le Seigneur Dieu autrefois. Jésus dit plus tard à la samaritaine : «crois-moi, l'heure

vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père.» (Jn 4,21) Les tribus des Juifs étaient obligées de s'y réunir trois fois dans l'année, aux fêtes publiques et solennelles de Pâques, de la Pentecôte, de la Scénopégie ou fête des Tabernacles, car il leur était défendu de se réunir ailleurs.

«Car c'est là qu'ont été établis les trônes de la justice, les trônes de la maison de David.» – «Là étaient les prêtres, les lévites, l'habitation royale, le sanctuaire, les portiques, les sacrifices, l'autel, les fêtes et les assemblées solennelles, et pour tout dire en un mot, c'est là que se trouvaient le siège et la forme du gouvernement,» dit saint Jean Chrysostome dans son commentaire. Et plus loin : «Jérusalem était, en effet, le siège d'une double souveraineté, la souveraineté des prêtres et celle des rois, unies entre elles par un lien étroit, et qui ornaient cette ville d'une double couronne et d'un double diadème. Là siégeaient les juges à qui étaient déférées toutes les causes qui dépassaient la capacité des juges ordinaires.»

«Demandez à Dieu tout ce qui peut contribuer à la paix de Jérusalem, et que ceux qui t'aiment, ô ville sainte ! soient dans l'abondance.» Après avoir relaté la gloire ancienne de Jérusalem, le psalmiste exprime des vœux, afin que le Seigneur rétablisse cette même prospérité, et que ses habitants retrouvent la paix et l'abondance.

«Que la paix soit dans ta force, et l'abondance dans tes tours.» Une autre version porte, au lieu de force : «Dans vos remparts.» Une autre : «Dans votre enceinte.» Un autre interprète traduit, au lieu de tours : «Dans vos palais.» Un autre : «Le bonheur.» Un autre : «La tranquillité.»

«J'ai parlé de paix et je te l'ai souhaitée, à cause de mes frères et de mes proches.» C'est donc dans l'intérêt de ses frères et de ses proches qu'il demande la paix, pour qu'ils respirent enfin, puisqu'ils ont profité des dures leçons de l'adversité.

«J'ai cherché à te procurer toute sorte de biens, à cause de la maison du Seigneur notre Dieu,» termine ce psaume. C'est en vue de la gloire du Seigneur, afin que son culte soit rétabli, et que ses divins enseignements se répandent de plus en plus.

Après avoir sommairement expliqué ce psaume historiquement, disons quelques mots sur son sens spirituel et moral. Ce psaume s'applique au Christ et à son Église d'abord, et dans une moindre mesure à notre âme qui est, ou devrait être, une église en miniature. Si ce psaume n'avait qu'un sens historique, alors pourquoi le lirions-nous à longueur de temps comme une prière ?

La captivité en Babylone signifie bien la passion du Sauveur, et le retour à Jérusalem, sa résurrection. L'Église, qui est en attente de la résurrection, chemine encore vers la nouvelle Jérusalem, dont parle l'apôtre Jean. «Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux.» (Apo 21,2) Cette nouvelle Jérusalem c'est bien l'Église glorifiée dans ses saints, qui ont bu la coupe que le Christ a bu : «Il est vrai que vous boirez la coupe que je dois boire.» (Mc 10,39) À nous, à notre tour, de boire également cette coupe, si nous voulons entrer dans la Jérusalem nouvelle !

a. Cassien

